

Entretien avec Christian BALLIU – Haute École de Bruxelles²

1- En travaillant sur les « Confidants du Sérail » comment vous décrivez la complexité culturelle ? La traduction serait-elle l'issue très digne pour l'une et l'autre des cultures en contact ?

La traduction est en effet un choc de cultures. C'est le lieu où deux univers se rencontrent. Dans le cas des Confidants du sérail, c'est l'Occident (la France du 17^e siècle dans toute sa splendeur) qui découvre l'Orient (le Levant méditerranéen). Le choc est bien sûr linguistique et le difficile apprentissage de l'arabe essentiellement, mais aussi du turc et du persan, s'accompagne d'une découverte culturelle extrêmement complexe, certainement dans la France versaillaise, très centripète et nombriliste.

La traduction (mais aussi l'interprétation dans le cas des Enfants de Langues) a permis cette ouverture à l'autre, a créé un appel d'air vers d'autres cultures, qui est tout à fait caractéristique de la dernière partie du règne de Louis XIV (à partir de 1670-1680). Insensiblement, la France glissera, par le truchement de ce qu'il est convenu d'appeler les Turqueries, d'une monarchie égocentrique vers un cosmopolitisme d'ouverture. La traduction a mis en contact les cultures, les a fait se respecter mais aussi s'intéresser les unes aux autres. C'est à cette époque que la France découvre véritablement l'Orient et que ce dernier va exercer une influence sur celle-là. En échange, le rayonnement de la langue et de la culture française à l'étranger n'aura jamais été aussi importante, et ce jusqu'au Traité de Versailles après la Première guerre mondiale.

2- Le numérique est salué comme solution espérée même en traduction. Que faire alors du culturel ?

Je crois que le numérique est la solution espérée en traduction par ceux qui ne comprennent pas véritablement ce qu'est la traduction ni quels en sont les enjeux. Ceux-là considèrent la traduction comme une opération strictement linguistique et ont la faiblesse de penser que les scénarii fournis à la machine à traduire (lexique, grammaire, tournures consacrées, éléments de phraséologie) suffisent à donner une transposition compréhensible et plus ou moins correcte du texte de départ.

En réalité le culturel est omniprésent, y compris dans les textes

² christian.Balliu@ulb.ac.be

spécialisés qui possèdent leur sociolecte propre. Le volet communicationnel est lui aussi très important dans la mesure où l'on doit tendre à rendre davantage l'effet d'un énoncé que sa formulation première. C'est la phase de transfert chez Nida ou le *salto mortale* chez Ladmiral.

La non-reconnaissance de la profession, l'omniprésence des outils de traduction et le foisonnement d'internet ont tendance à anonymiser le traducteur, ce qui ne fait que renforcer l'idée fallacieuse selon laquelle l'homme n'est plus qu'un manipulateur d'outil. C'est l'ère du « scriptodogmatisme ». Comme avant on disait « c'est vrai puisque c'est écrit dans le journal », on croit aujourd'hui que quelque chose est authentique puisque la machine, qui ne connaît pas le doute, l'affirme.

Il appartient aux formateurs en traduction et en interprétation de sauver ce supplément d'âme qu'est le culturel.

2- « Les Enfants de langues » avaient-ils à renoncer à leurs cultures pour être admis dans une « monde nouveau » ? Qu'ont-ils fait ?

En réalité, les Enfants de Langues ne souhaitaient pas renoncer à leur culture et ils ne l'ont pas fait. Entre 1700 et 1721, les Enfants de Langues étaient ce que l'on appelait des Arméniens, c'est-à-dire plus exactement des Orientaux (Grecs, Turcs, Syriens...). A Paris, ils conservaient leurs coutumes orientales (ils s'habillaient et mangeaient à l'orientale, ce qui dégoûtait d'ailleurs leurs camarades français) et, une fois rentrés au Levant, ils s'empressaient de trahir les intérêts français. Quand les Enfants de Langues étaient des Français (de 1721 à 1762), ils étaient originaires du Levant ; c'était une précaution prise pour qu'ils apprennent mieux les langues orientales. Ayant vécu de longues années au Levant, ils restaient Français dans l'âme et une fois venu l'âge de la retraite, ils rentraient tous en France pour y finir leurs jours.

La culture natale est toujours restée empreinte en eux, ce qui leur a d'ailleurs permis d'être les ambassadeurs de cette culture à l'étranger.